

éclaira sa femme, qui montait derrière lui avec son fils entre ses bras.

IV

Depuis que Bavon avait acquis la conviction qu'il pourrait apprendre à lire à Godelive, il n'avait pas laissé passer un seul jour sans l'exercer à épeler pendant plusieurs heures. Il y avait quelque chose de surprenant dans la persistance et le zèle du jeune garçon. Quelquefois il fatiguait tellement sa petite amie, que sa tête s'embrouillait et qu'elle demandait grâce.

Outre la bonté du cœur qui portait Bavon à faire participer Godelive aux bienfaits de l'instruction que sa mère lui avait fait envisager comme un véritable trésor pour l'enfant d'un ouvrier, il avait une raison spéciale qui le pressait. Il savait que, dès que cela serait possible, sa compagne de jeu serait obligée d'aller à la fabrique ; et il craignait qu'alors elle n'eût plus le temps d'apprendre ; peut-être ne pourraient-ils plus jouer que très-rarement ensemble.

En effet, le père Wildenslag était ennemi de l'instruction. Dans son opinion (qui, hélas ! est partagée par beaucoup d'ouvriers ignorants), les enfants ne sont mis au monde que pour procurer à leurs parents un avantage pécuniaire, et tout sacrifier pour eux est une sottise, dès qu'il y a moyen de s'y soustraire. Quoiqu'il aimât sa petite Godelive plus que ses autres enfants, il n'aimait pas à la voir assise dans la maison avec un livre sur ses genoux et ressembler à une demoiselle par sa propreté et ses manières choisies. C'était, d'après lui, un mauvais exemple dans un ménage où chacun était destiné à travailler sans relâche depuis le berceau jusqu'à la tombe, sans espoir d'un sort meilleur.

Godelive était trop jeune et trop faible pour aller déjà à la fabrique ; mais il y avait dans le voisinage une maison où l'on apprenait aux petites filles à faire de la dentelle. Elle pourrait y gagner chaque jour quelques sous, et ce serait autant de plus dans le ménage. D'ailleurs, elle comprendrait qu'elle était née pour travailler comme les autres, et la paresse, la *demoisellerie*, comme il disait, n'aurait pas le temps de grandir en elle. Plus d'une fois, il avait parlé de ses intentions avec sa femme ; mais madame Wildenslag l'avait toujours décidé à en retarder l'exécution en lui faisant comprendre que Godelive était encore faible et souffrante.

Cependant, ce motif lui fit défaut au

Mais Godelive se mit à pleurer plus fort ; elle paraissait inconsolable.

—Eh bien, Godelive, parle, que t'est-il arrivé ? Ce ne doit pas être grave, dit madame Damhout.

—Ah ! je ne peux plus apprendre à lire ! soupira l'enfant.

—Comment ? Pourquoi ? Ça ne se peut ! balbutia Bavon avec une expression d'incrédulité et en même temps de révolte.

—Non, je ne peux plus lire, plus jamais ? Bavon, je sais déjà presque lire, et maintenant je dois faire des efforts pour l'oublier !

—Qui dit cela ? s'écria le jeune garçon.

—C'est mon père qui le dit, et il n'y a rien à y faire, répondit Godelive avec tristesse.

—Ton père ? reprit Bavon avec épouvante.

—Oui, et demain, à six heures, je dois aller à la fabrique de dentelles, et je ne peux plus jamais prendre un livre en main que mon père ne le voie. Dieu, que je suis malheureuse !

Elle recommença à pleurer de plus belle ; les larmes ruisselaient entre ses doigts. Bavon, touché de compassion, laissa tomber sa tête et se mit également à pleurer.

Pendant quelque temps, madame Damhout fit des efforts pour consoler les deux enfants ; mais elle n'y réussit pas. Pour leur donner un peu de courage, elle promit d'aller parler à madame Wildenslag, et exprima l'espoir qu'elle pourrait peut-être changer cette triste résolution.

Elle arrangea tout dans la chambre, puis elle dit à la petite fille :

—Es-tu bien sûre, Godelive, que tes parents aient décidé de te placer dans une fabrique de dentelles ?

—Certes, madame Damhout, dès demain matin.

—Ils ne savent donc pas ce que c'est qu'une fabrique de dentelles ?

—Je crois bien qu'ils le savent. Cela n'est rien, madame Damhout ; je veux bien aller à la fabrique de dentelles, j'y ferai mon possible ; mais ne plus pouvoir apprendre à lire, voilà ce qui m'attriste.

—Eh bien, reste ici : je vais chez ta mère. Ne pleure plus ; peut-être reviendrai-je avec de bonnes nouvelles.

Quelques moments après, madame Damhout entra dans la demeure de Wildenslag.

—Bonjour, Christine ; quel bonheur de vous voir ici ! dit la mère de Godelive. Etes-vous à la promenade ? Cela ne vous arrive pas souvent. J'ai justement versé le café, parce que le feu était allumé ! Nous

Hélène, dans une fabrique de dentelles les pauvres petites filles sont courbées, depuis le matin jusqu'au soir, sur un carreau de dentellière. On ne leur permet pas de prendre haleine un moment. Ne jamais lever les yeux, ne jamais bouger, toujours travailler, les membres courbés et la poitrine écrasée, cela rend les enfants pâles et malades. Un grand nombre en deviennent contrefaits, quelques-uns même bossus, et le pis, c'est qu'en leur enfonçant la poitrine petit à petit, on leur fait contracter les germes de la phthisie. Oh ! si vous saviez, Lina, combien on enterre de jeunes femmes, qui ont reçu le coup de la mort dans les fabriques de dentelles !

—Ciel ! vous m'effrayez ! soupira madame Wildenslag. Est-ce bien vrai, tout ce que vous dites là ?

—Du moins en grande partie, Lina. Je le sais, il y a des enfants robustes qui ne sont pas devenues malades, bien qu'elles aient été à la fabrique de dentelles ; mais, si j'avais un enfant aussi faible que Godelive, je ne risquerais pas d'altérer sa santé et d'être peut-être la cause de sa mort. Je suis mère..

—Mais, moi aussi, je suis mère, s'écria madame Wildenslag.

—Je le sais, Lina, répondit l'autre avec douceur. Si j'avais douté de votre amour pour vos enfants, vous ne m'auriez pas vue ici aujourd'hui. Godelive est venue me dire que vous aviez décidé de l'envoyer demain à la fabrique de dentelles. La chose ne me concerne pas personnellement ; mais vous me pardonnerez si j'aime votre enfant. Elle est si aimable et si intelligente, et elle a un cœur si bon et si pur ! Cela me fait peine, de penser que le pauvre agneau aura peut-être la poitrine enfoncée, et qu'elle en mourra.

—Mais, Christine, elle n'ira pas à la fabrique de dentelles ? dit madame Wildenslag avec une sorte d'indignation. Je suis pauvre et ignorante, je le reconnais ; mais j'ai aussi un cœur de mère. Je ne laisserais pas ruiner la santé de mon enfant, quand on me donnerait un monceau d'or.

—Cela vous honore à mes yeux, Lina, dit madame Damhout. Vous aimez véritablement votre pauvre Godelive.. Mais votre mari ?

(à suivre)

Abonnez-vous à L'ASSOCIATION, journal ami des classes ouvrières.

un choix très-considérable d'instruments des manufactures suivantes :

PIANOS DE :

KRANICH & BACH,
MASON & HAMLIN,
WHEELOCK,
MASON & RISCH,
LANSDOWNE,
ETC., ETC.

ORGUES-HARMONIUMS DE
MASON & HAMLIN,
BURDETT,
PACKARD,
KARN & Cie,
PELOUBET,
ETC., ETC., ETC.,

aussi, le remarquable orgue d'Église connu sous le nom de

VOCALION

appelé à rendre d'immenses services dans nos Églises comme remplaçant désirable des orgues ordinaires à tuyaux.—Le VOCALION, par son mode de construction, la beauté et la puissance de la sonorité, les nombreuses ressources qu'il offre à l'organiste, le peu d'espace qu'il nécessite et le peu de soins qu'il requiert, est destiné à remplacer avantageusement dans nos Églises les orgues à tuyaux dont il coûte à peine la moitié du prix. Messieurs les membres du Clergé et les Directeurs et Directrices de nos maisons d'éducation sont respectueusement invités à examiner le VOCALION chez

A. LAVIGNE,
55 rue de la FABRIQUE, Québec.

NOUVEAUTÉS MUSICALES

Romances, mélodies, chansonsnettes, morceaux de piano, duos et trios, ouvrages d'enseignement de la musique, etc., etc, chez

A. LAVIGNE,
55 rue de la Fabrique, Québec.
5 juillet 1890.